



Pauline Beaulieu

Tempête

sans origine, sans identité

ROMAN

SÉGUIER

PAULINE BEAULIEU

Tempête,
sans origine, sans identité

Pour Benjamin Philippoux.

Photo de couverture : © Luiza LaPupazza

ISBN: 978-2-8404-9517-8

© **atlantica**, Biarritz, 2008

Atlantica-Séguier: Pays basque: 18, allée Marie-Politzer – 64200 Biarritz – 05 59 52 84 00

atlantica@atlantica.fr

Paris: 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40

seguier@atlantica.fr

Catalogue en ligne: www.atlantica.fr

S E G U I E R

Parfois une histoire, une écriture découlent
de la plus grande absurdité.
Celle-ci est née du ridicule improbable qui m'est inné :
entrée par mégarde, par la fenêtre du bureau éditorial...
Qui croit donc aux hasards ?

P.B.

CHAPTIRE 0

Sola

*Avrei potuto amarvi una vita intera.
Avete rovinato tutto.
E lo sapete benissimo.
E non piangete.
Non fate niente.
Non fiatate.
Siete mute, siete vigliacche.
E continuo a cercarvi lo stesso.
Perchè?
Non piango più.
Non ho più la forza.
Ho avuto solo la forza di gridare.
Distuggere intorno a me.
Maledirvi. Vomitare sul vostro ricordo.
Ma non mi sento meglio.
Perchè non ci siete più.
Urla la mia testa perchè vi penso troppo.
Vi voglio qua, con me.
Vi avrei voluto tanto bene.
Volevo vivere tutto con voi tre.
Vedervi. Vederci attraverso i nostri occhi.
Sentire le vostre mani intorno a me.
Sentire la vostra dolce voce nel mio sonno.
Siete sparite nella notte.
Lasciandomi mettere un punto.
Tagliare il legame.
Finire il vostro lavoro.
E soffro come una matta.
Solo perchè nonostante il mio furore
Vi amo come se vi conoscessi,
Ogni giorno un po' di più,
Dal mio primo soffio,
Fino all'ultimo.*

Tempête

CHAPTIRE I

Tristan

*Pendant qu'il est encore temps, ma rose,
Avant que Paris ne soit brûlé et détruit,
Pendant qu'il est encore temps, ma rose,
Pendant que mon cœur est encore sur sa branche.
En cette nuit de mai sur les quais il nous faut aller,
Sous les saules, ma rose,
Sous les saules pleureurs trempés'.*

Elle s'est glissée dans son appartement, happant l'obscurité compacte de l'automne déjà brumeux. La porte était restée entrebâillée, par je ne sais quelle inattention de sa part. On devrait toujours vérifier de bien fermer la porte d'entrée à double tour avant d'entreprendre une pendaison. Le dernier souffle de Magdeleine résonnait encore à ses oreilles. Elle avait lâché la rampe, elle aussi, cinq ans plus tôt, à quelques mètres de chez lui. Et il ne voyait pas bien pourquoi il restait là, tout seul, à pleurer leur disparition à tous. Mina avait été la première à couper le fil, puis Massimo, suivi quelques années plus tard par Amy et finalement Matteo. Il ne restait plus que lui. Il avait bien le droit de prendre son envol à son tour. La pendaison, c'était nouveau, il n'avait encore jamais essayé.

Mais elle est entrée, Tempête. Elle portait bien son nom.

Je suis Tempête, née de trois tourbillons et d'une seule et même précipitation. Rien ne viendra me calmer, ni le froid, ni la mort. Le corps, le cœur sont cassés depuis toujours, je suis une poupée mécanique que l'on a recollée à l'envers. Je veux être princesse, diva, enfant sage et timide, femme de désir et Reine de cœur, guerrière irréductible, indestructible. Je suis tout et ne suis rien. Le vide immense. Jusqu'où, jusqu'où supporterai-je d'aller sans savoir qui je suis ? Y a-t-il quelqu'un quelque part qui comprendra ma douleur, qui saura m'aimer sans rien demander, sans questionner ? Qui m'acceptera sans passé, sans origine, sans identité ? Je suis Tempête, je me déplace avec le vent. Je décoiffe au passage, rince, retourne et vole toujours plus vite. Une tempête de neige, de sable, de vent, de poussière, de torrents de larmes. Je n'ai rien à offrir, rien à donner, je suis une tempête stérile. Derrière moi, les fleurs ne repoussent pas. J'emporte le soleil et ne laisse que les larmes, la terre desséchée, les feuilles jaunies. Je fais du mal. C'est comme ça. C'est mon héritage, ma croix.

Il ne l'entend pas entrer. Il s'évertue péniblement à nouer une corde de rideau verdâtre autour de son cou laiteux. Perché sur la table du salon, il se rend soudainement compte de la hauteur imprévue du plafond et de sa trop petite taille pour atteindre le crochet noirci par les ans, qu'il compte utiliser pour cette noble tâche. Sans parler de son poids. Il n'est pas sûr que la corde de rideau arrachée d'un coup sec aux tentures de sa défunte mère – paix à son âme – ait été vraiment conçue pour cet emploi, et donc soutienne le choc. Pas plus que la table de pin Ikéa qui grince à fendre l'âme sous ses efforts répétés. Est-ce qu'il va falloir sonner chez la vieille d'à côté pour réclamer une échelle ? Impossible. Comment ferait-t-il pour la lui rendre ensuite ? Son clébard infect qui mordille les bas de jeans de Tristan à chaque fois qu'il les croise, la vieille et son clébard, dans la cage d'escalier, lui inspire une certaine horreur mais l'octogénaire ne mérite pas pour autant d'avoir sa mort sur la conscience.

Le bras suspendu en l'air dans un énième effort pour atteindre ce satané crochet, il l'imagine un instant, accusée d'avoir poussé son voisin de palier au suicide pour un simple prêt d'échelle. Autre

solution : se traîner, en quatrième vitesse avant la fermeture, jusqu'au BHV, acheter une corde digne de cet emploi ?

Je ne parvenais pas à m'y résoudre. Comment expliquer au vendeur quel type de corde il me fallait ?

Il est des instants où la spontanéité est de règle. Celui-ci en fait partie. Il repense soudain à un vieux film italien que Mina adorait, où un mec tenait une corde à pendus, cachée dans son armoire. C'était malin de sa part. Mais à force de la regarder, finalement il ne l'avait pas utilisée. Tristan n'a jamais été du genre Mac Gyver, c'est le moment ou jamais de se prouver le contraire.

– Y a quelqu'un ?

Une voix fluette comme une pluie d'été.

– Non. Y a personne.

Têtue, il le saisit instantanément.

– Bonjour. Vous êtes Tristan ? Ah, pardon, je vous dérange peut-être ?

– Laissez-moi deux secondes et je suis à vous.

J'essayais de gagner du temps malgré mon manque d'humeur à faire des civilités. C'était le moment que j'avais choisi pour disparaître. Ce que faisait cette inconnue chez moi représentait le cadet de mes soucis. J'avais décidé de plonger et ne tenais pas particulièrement à ce que quelqu'un vînt me tenir la main au moment du grand saut mais j'avais toujours eu un penchant pour la représentation et finalement j'avais même un public pour ma pendaison volontaire. Que demander de plus ?

– Vous avez besoin d'aide ?

– Mais non ! Je suis tout à fait capable de me pendre tout seul !

Sa présence le perturbe plus qu'il ne l'aurait souhaité. Elle le ramène par sa seule respiration vers le monde des vivants, ce qui, comme aurait dit Mina, s'avère plutôt mal à propos. Mais ce qui le titille le

plus, s'avoue-t-il à lui-même, est qu'elle n'a pas l'air de réagir au drame de la situation. Il sent son regard dans son dos tandis qu'il s'excite entre sa pauvre corde usée et le crochet méprisant. Elle, attend, patiente, comme s'il avait juste l'intention de suspendre une nouvelle décoration au plafond. Pas un cri, pas une parole pour le détourner de son but. Elle a l'air de trouver ça normal. Une idée, soudain, lui traverse l'esprit. Est-ce qu'elle est la Mort en personne, venue le chercher ? Il n'ose la contempler du coin de l'œil pour vérifier si elle porte une faux sous une longue toge brune ou noire. Elle doit trouver qu'il s'y prend décidément très mal, et qu'il traîne drôlement, alors que tant de suicidés parfaitement efficaces attendent qu'elle passe les ramasser. Cette pensée accroît sa nervosité. Il sue désormais à grosses gouttes dans la pénombre de son salon glacial. Flic-floc insupportable sur la table de pin. Ses doigts trop petits et boudinés glissent désespérément sur la corde. Il sent ses jambes mollir et sa tête bourdonner à force d'être renversée en arrière.

– Vous préférez que je repasse plus tard ?

– Si vous vouliez bien surtout arrêter de parler. Vous ne voyez pas que j'essaie de me concentrer ?

Elle a une voix enfantine, note-t-il. Depuis quand la Mort apparaît-elle sous la forme d'une gosse prépubère ? Y a des contrats emplois-jeunes aussi dans l'au-delà ? On n'est pas rendus ! Ça n'est absolument pas ce qu'il s'était imaginé.

– Pardon... C'est joli chez vous. C'est qui là sur les photos ?

– Des morts.

– Ah bon. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Je repasserai une autre fois.

– Bah voilà, vous avez foutu mon suicide par terre.

Il descend de la table, furieux et ridicule. Il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout. Il l'entraperçoit alors, tapie dans l'ombre, et a comme un flash devant lui, comme la réunion de Magdeleine,

Aimée et Meryem à la fois, là, dans son appartement. Il referme et rouvre les yeux, scrute l'obscurité. Incroyable. Impossible.

– Mag... Mina... Amy...

– Tempête.

Se paye-t-elle sa tête ?

– Tu te payes ma tête ?

– Eh ça va ! Si vous croyez que c'est facile à porter comme prénom.

Et de la répartie avec ça. Il pressent comme un air de famille intrigant.

– Tempête comment ?

– Parapluie. Non, je déconne, j'en sais rien. Justement j'espérais que vous pourriez me le dire.

– C'est une blague ?

– Est-ce que j'ai l'air d'un clown ?

– Habillée comme ça, un peu.

– Qu'est-ce qui cloche ?

– La vie, en général. Et puis ta tenue... Tu te crois encore dans les années quatre-vingts ?

– Je sors du couvent.

Tristan n'a pas le temps de demander duquel. Elle le dit avant lui et il connaît déjà la réponse.

– Du couvent des Capuccini.

Il aurait mis ses deux doigts dans la prise de courant, l'effet électrochoc n'aurait pas été plus immédiat. Il garde l'idée dans un coin de sa tête, pour une prochaine fois. Tristan visualise en cet instant un orage, un ouragan qui retourne son petit appartement tranquille du canal Saint-Martin. Des éclairs dans le ciel.

Pour son entrée, Tempête méritait au moins un déchaînement des éléments : que le ciel rugisse, que les eaux déferlent, que les arbres se ploient sous le vent et le feu s'élève, que la terre se divise en un creux béant.

Il se laisse aller à cette vision monstrueuse de fin du monde. Elle le fixe. Elle ne sait pas encore qu'elle rouvre par sa seule présence le dernier chapitre qu'il aurait déjà clos s'il avait été mieux équipé pour sa pendaison. En la regardant, Tristan éprouve le sentiment étrange que Tempête incarne simultanément le commencement et la fin.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu veux ?

Il est passé au tutoiement sans s'en rendre compte. Cette gamine tapie contre les tentures décharnées de son salon commence carrément à l'angoisser.

Elle lui tend un petit bout de papier de sa toute petite main toute blanche, un tout petit papier, qu'on aurait glissé dans la menotte d'un nouveau-né. Il sent le roman à l'eau de rose en forme d'énigme. Elles avaient toujours été très fortes pour les devinettes insolubles.

Tempête, née de trois tourbillons et d'une seule et même précipitation.

Tempête née de la douleur, de la colère et de la folie, brise le fil. Tu fus abandonnée pour être épargnée.

Tempête aimée de l'infini, trouve Tristan, il saura veiller sur toi, comme il a veillé sur nous, quoi qu'il advienne.

MERYEM, MAGDELEINE, AIMÉE.

Pauvre gosse. Tristan lit et relit ces lignes tracées par une main familière. Son cerveau s'embrouille. Des années de mensonges lui nouent soudainement la gorge. Il ne peut cependant s'empêcher de sourire du coin de ses fines lèvres secouées d'un imperceptible tremblement. Un sourire pour la première fois en cinq ans. Tempête ne se doute pas de ce qu'elle vient de provoquer. Elle n'est pas juste le commencement et la fin, elle vient rouvrir un pan de vie entier. Sa vie à lui et celle de ses cinq amis, disparus, enterrés, envolés et que Tristan s'appêtait à rejoindre.

Il cille d'étonnement en voyant pour la première fois depuis des années, le prénom de ses trois reines écrits en toutes lettres : Meryem, Magdeleine, Aimée. Très tôt elles avaient préféré les surnoms de Mina, Mag et Amy. Mina parce qu'elle ne supportait pas son prénom. Sorte de fantaisie louche de sa mère qui ne renvoyait à aucune de leurs origines avouées. Mag se présentait depuis toujours en précisant « Magdeleine avec un G », comme si l'oubli de cette consonne qu'on ne devait pas prononcer aurait pu l'amputer d'une partie d'elle-même. Ils en avaient tiré un diminutif, une blague qu'eux seuls comprenaient, bien des gens déduisant de ce surnom qu'elle s'appelait Magalie ou Magdalena. Et Amy parce qu'elle relisait enfant sans discontinuer *Les Quatre filles du Dr. March* et qu'il semblait qu'elle voulût s'identifier complètement à la benjamine du roman, rêvant du beau Laurie qu'elle piquerait un jour à sa sœur...

Tristan ressent cependant comme une pointe étrange, un goût amer, à la lecture de ces prénoms, comme ceux de femmes étrangères. Elles qui avaient répondu une vie entière aux surnoms d'Amy, Mag et Mina, pourquoi signer ce mot de prénoms qu'elles n'utilisaient pas ? Pourquoi tant de distance entre elles et cette enfant sortie de nulle part ? Un soupçon malin lui insuffle un vent froid tout au long de la colonne vertébrale, faisant trembler ses mains imperceptiblement. Va-t-il découvrir, après quinze ans de pleurs, que ses amies lui ont dissimulé à jamais qui elles étaient réellement ? Lui qui se félicitait d'avoir toujours été là pour elles. Toujours là, non, il n'avait pas toujours été là. Bien sûr. Il ne serait pas seul aujourd'hui, une mini-Tempête en face de lui, une énigme au bout des doigts, s'il avait effectivement été toujours là. Cette question retentissait dans sa tête depuis des années déjà, confuse, sans qu'il n'osât se la formuler. Et encore moins y répondre. Il n'avait jamais réussi ou voulu trouver la fêlure, le moment où elles s'étaient détachées de lui, où elles avaient plongé dans le mensonge, le silence et avaient perdu pied. Ce moment crucial et pourtant imperceptible, où tout avait

basculé de la vie à la mort. Il n'avait pas su le percevoir à temps et encore aujourd'hui ne parvient pas à comprendre à quel moment il aurait pu les retenir... Pour la simple raison qu'elles n'avaient pas crié à l'aide. Évanouies dans la nuit, évaporées de sa vie sans autre explication que celles qu'il échafaude pour lui-même, bouillant de colère et de reproches.

La main de Tempête n'a pas tremblé, elle se tend à nouveau, décidée, pour reprendre ce petit bout de papier qu'elle serre maintenant de ses deux mains comme si elle avait gagné au loto. Son visage a la transparence d'un lampadaire en rase campagne. Elle n'a rien perdu de la réaction de Tristan, de toutes les émotions qui, l'espace de quelques secondes, ont déformé son visage. Elle ne s'est pas trompée en venant ici, jusqu'à lui. Elle le contemple, fragile proie qu'elle tient entre ses griffes, décidée à lui faire délivrer son secret. Son dos se gonfle comme une voile, un chat prêt à bondir et elle attaque.

– Y a trois noms. J'imagine que l'une d'elles est ma mère.

– Les trois.

– Comment ça les trois ?

– C'est pareil.

– Ah bon... Dur comme prénom, je comprends qu'elle ne m'ait pas fait de cadeau. Elle vit encore ?

– Si tu es là c'est que non.

– Pourquoi ? C'est horrible de dire un truc comme ça !

Première réaction émotionnelle de sa part. Tristan note qu'elle est demeurée impassible depuis son entrée. Cette apparente indifférence lui donne un air plus âgé que son corps frêle d'adolescente ne l'indique.

Il ne fait pas dans la finesse, il en a pleinement conscience. Il se juge à peu près aussi délicat qu'un boucher en train d'évider un cochon. L'image le fait légèrement sourire à nouveau. Pourquoi a-t-il justement pensé au cochon ? Il n'en mange pas.

Mais ne va pas croire que je lui parlais ainsi par cruauté. Non. Je

n'étais pas vraiment dans mon assiette comme elle disait. Cette gosse venait remuer un passé qui la dépassait, qui me dépassait.

– C'est pas horrible. Tu es venue chercher la vérité, non ? Les femmes de cette famille meurent comme des mouches.

– On est de la même famille ?

– À toi de choisir.

Qu'est-ce que ça voulait dire finalement être de la même famille ? Moi c'est elles que j'avais choisies. Personne ne pouvait rien y faire. Elles auraient pu être mes sœurs, mes cousines, mes mères, l'une d'elles avait été mon amante...

Deux jours ! Mais dans sa vie sentimentale essentiellement peuplée d'hommes, ce genre de détails demeurait intouchable. Ils s'étaient aimés tous les six dans le sang, qu'importait qu'ils descendissent ou non de la même veine.

– C'est laquelle ?

Tempête fourre son petit nez retroussé parmi les photographies de famille justement. Le nez d'Amy, les cheveux de Mina et les yeux de Magdeleine. Inexplicable. Elle le plonge dans des temps révolus. Les photographies sont fatales lorsque l'on voudrait oublier. Des temps heureux peut-être, pas insouciant pour autant. L'insouciance n'a jamais fait partie de nos attributs, pense-t-il avant de respirer profondément. Il fait l'équation entre ce qu'il vient de lire et la ressemblance frappante de Tempête à la fois avec Amy, Mina et Mag. Il la regarde à nouveau, profitant d'une voiture qui projette la lumière de ses phares dans l'appartement quelques secondes. Complètement irrationnel, et tellement elles à la fois...

– Les trois.

– C'est pas possible. Personne n'a trois mères.

– Toi, si.

Comment va-t-il expliquer une invraisemblance pareille à cette gamine ? Il n'est pas sûr d'y comprendre grand-chose lui-même.

- Tu m'as appelée Mag quand je suis entrée.
- Oui, et Mina, et Amy.
- Oui mais c'est Mag qui est sorti en premier. Si c'est à elle que je ressemble, c'est elle ma mère.
- C'est sa voix que j'avais dans les oreilles quand tu es entrée.

Elle ne relève pas. Elle est concentrée sur l'origine. Le présent ne l'intéresse pas.

- Laquelle a eu un enfant ?
- Aucune et toutes les trois.

Elle s'apprête à rétorquer mais demeure suspendue à ses lèvres. Silence.

Tristan allume l'abat-jour à côté duquel se tient Tempête et lui indique une place sur le vieux canapé de cuir jaunasse. Elle ne cille pas, ne bouge pas. Elle a l'air partie pour le concours international d'apnée. Il s'installe sur une des chaises restée écartée de la table de la salle à manger. Son poids fait crisser le bois. Il a terriblement chaud et froid à la fois. Le dos de sa chemise a changé de couleur. Il se prend le visage entre les mains, se frictionne le front et passe ses doigts dans ses courts cheveux roux. Tempête n'a toujours pas bougé. Elle ne compte visiblement pas s'asseoir.

– Elles ont été toutes les trois enceintes à une période de leur vie mais enfanter les aurait tuées. Un cancer génétique.

C'était moche, comme aurait dit Massimo, de lui raconter ça à cette gosse. Je pestais contre Mag, Amy et Mina à la fois de m'avoir réservé la magnifique surprise de me coltiner l'explication d'un

arbre généalogique incompréhensible pour cette gamine sortie du seul couvent qui parcourait notre histoire à tous. Merci les filles, merci ! Sympa, vraiment.

Mais alors je ne peux être l'enfant d'aucune des trois ? Ça veut dire quoi cette charade ? Je me suis construite sur ces trois lignes, c'est tout ce que j'avais et c'est du vide, du flan, du vent !

Elle s'agite nerveusement d'un pied sur l'autre, tripotant toujours son petit papier qu'elle regarde désormais avec une haine non dissimulée. Un feu bouillant sous une tête d'ange. Elle porte bien son nom, décidément. Tristan respire un grand coup. Elle ne lâchera pas prise. Il est paniqué de la voir dans un état aussi furibard, prête à mettre à sac son appartement qui ne lui était plus rien quelques minutes auparavant. Il jette un coup d'œil sur les photographies installées sur une vieille commode en noyer, juste en dessous d'une aquarelle marine de Mina. Mag est perchée sur ses épaules, Amy sur celles de Matteo et Mina sur celles de Massimo. Ils rient tous à gorge déployée, glissant maladroitement sur le sable fin d'une plage de Normandie. Ils ont entre treize et dix-huit ans. Amy a les cheveux dans la figure, Mina se rattrape à l'épaule de Matteo, Mag prend une pose de starlette, très sûre d'elle malgré Matteo qui s'efforce de déséquilibrer à la fois Massimo et Tristan. Une photo heureuse, insouciant. Son regard glisse sur la photo suivante : Amy, Massimo, Matteo et lui à leur remise de diplôme, endimanchés, surpris, inquiets de la suite des événements. Amy, au centre, regarde Matteo avec des yeux brillants. Ils se tiennent tous quatre serrés les uns contre les autres, fiers et fragiles à la fois. En dessous, un portrait de Mag à la gare, le jour où elle les a quittés, à dix-sept ans, livide, un sourire inquiet sur ses lèvres pulpeuses, un léger flou obscurcit son regard, signe précurseur de sa disparition, peut-être. À gauche, encadré en grand format, un tableau d'ensemble, huit ans plus tard à la fête de départ de Mina et Mag pour l'étranger, dans l'appartement de Mina : Mag et lui sont flous, se déchaînant dans une danse

improbable sur le carrelage de la cuisine, Mina et Matteo collés l'un à l'autre au premier plan, Massimo pleure recroquevillé sur lui-même dans un coin du canapé rouge. Amy a pris la photo : le cadrage est oblique. Posée contre le cadre, une image de Massimo, Matteo et Amy à Rome en haut du Pincio, Rome s'étendant à leurs pieds, juste avant le tour du monde d'Amy. Encadrée et signée, une coupure de journal représentant Mag dans un spectacle allemand, les cheveux très longs, elle a perdu cinq kilos, les traits tirés, « À mon Tristan, tout mon amour, Mag. » est gribouillé à la hâte en bas à droite. On voit ses os sous sa robe légère et trempée de transpiration. Tombée à même la commode, une photo de groupe au mariage d'Élise, une copine de lycée, tous les cinq en costards et robes de soirée, Mina s'accroche à lui, Matteo entoure les épaules de Mag d'un air protecteur, Amy regarde ailleurs. Les pieds sont coupés, on aperçoit dans le bord du cadre le bout de l'index de Massimo. Épinglée au mur, la dernière photo tous ensemble, là, dans son appartement, Amy venait d'avorter, Mina était déjà malade, Mag ne comptait plus quitter Berlin, Massimo perdait espoir que Mina le regardât un jour avec des yeux amoureux et Matteo... Matteo ne voyait rien des ravages dont il était cause. Tristan a pris lui-même la photo de ses amis avachis sur le canapé devant lequel se tient Tempête en cet instant. Il se racle la gorge sans détacher les yeux de ses photographies, de ces pans de sa vie, qu'il ne peut contempler sans sentir une douleur irrépressible lui broyer la gorge.

– On ne peut jamais être sûr avec elles, elles étaient trop secrètes. Mais elles ne mentaient jamais. Tu en es la preuve vivante, finit-il par lâcher, en plongeant au fond de ses yeux.

– Tristan, on ne se connaît pas et...

Elle hésite puis ajoute avec une légère insistance chargée de cynisme.

– Peut-être que ça n'est pas le bon jour pour toi, vu que visiblement tu avais décidé de te pendre mais comprends-moi... J'ai passé quinze ans dans un couvent franciscain à cirer des parquets. J'ai fait tout ce voyage pour te trouver parce que la seule chose qu'on a bien

voulu me donner de toute ma vie est ce petit bout de papier ridicule pour Sherlock Holmes à la noix. Tu peux bien me dire qui sont mes parents, non ? Je sais que tu sais.

– Tu as quinze ans ?

– Oui. Aujourd'hui.

– C'est pas gai comme anniversaire.

– Je te rassure, les quatorze précédents ne l'étaient pas non plus.

Il y eut un long silence entre nous. Elle me regardait, suppliante et menaçante à la fois.

– Je peux te dire qui est ton père.

– C'est toi ?

– Non, écoute ma chérie, fais un effort s'il te plaît, tu vois bien que les femmes... c'est pas mon affaire.

– On ne sait jamais... Vous auriez pu retourner votre veste ! Bon alors laissez-moi deviner ! Y en a trois aussi ? J'ai la plus grande famille du monde et je vais faire partie du Guinness des records ?

Elle était repassée au vouvoiement, tirillée entre intimité et distance vitale. Un drôle de mélange cette gosse.

– Non, désolé, il n'y en a qu'un. Et il n'y a aucun doute sur son identité. C'est lui. Matteo.

– Il est beau. Mais je ne vous suis plus. S'il y a une chose dont on est sûr normalement c'est la mère. Je suis peut-être jeune mais je ne suis pas niaise pour autant. On sort d'un seul ventre et pas de trois à la fois. Ça n'existe pas.

– Tu es butée Tempête.

– Ouais.

Elle l'avait voulu. Elle ne voulait pas de pitié, elle voulait la vérité. Ça allait faire mal.

– Tu peux choisir d'être celle née d'un viol effacé par l'amnésie, celle née de l'abandon répété menant au cancer ou celle née d'un tourbillon de folie suicidaire. Qu'est-ce que cela t'apportera Tempête ? Leur souffrance ne doit pas être la tienne. Ne cherche pas à savoir. C'est ainsi qu'elles l'ont voulu. Tu es et resteras une tempête née de trois tourbillons. C'est écrit là. Tu es Meryem, Aimée, Magdeleine à la fois. C'est comme ça. Ça ne s'explique pas.

– Et vous pensez qu'on peut vivre comme ça ? Sans savoir d'où l'on vient ? Sans identité, sans origine ? Juste une tempête qui terrasse sur son passage ?

Elle secoue son petit visage empli de douleur négativement, n'attendant pas la réponse de Tristan à sa question qui n'en est pas une. Elle le défie du regard, se ressaisit tout à coup, comme un vent tournant : elle change de stratégie.

Plutôt intelligente cette gosse. Matteo l'aurait adorée.

– Tu savais que j'existais ?

– Je t'attendais peut-être pour disparaître.

– Ah bah, attends ! on vient à peine de faire connaissance.

– Tu arrives tard.

– La ponctualité, c'est pas mon fort.

Elle restait là, plantée devant mes photographies, comme si une réponse pouvait se déchiffrer sur ces visages. Comment la faire partir ? Je ne pouvais pas plonger avec elle, c'était hors de ma portée. Mais ses yeux d'un turquoise glaçant, son petit nez moucheté de tâches de rousseur, ses cheveux châtain épais en tignasse mal peignée, tout en elle réclamait mon aide, ma protection, mon amour comme l'avaient écrit mes trois reines...

– Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

– T'écouter me raconter. Plonger dans le tourbillon de l'origine pour essayer de comprendre. Rester avec toi parce qu'on a besoin l'un de l'autre. Tu n'as pas le choix. C'est écrit là.

Allons bon. J'allais me farcir une gosse de quinze ans colérique et en manque affectif total maintenant. C'était ça la promesse de mes trois fées de ne jamais m'abandonner ?

– Tu sais cuisiner ?

– Non.

– Repasser ?

– Non.

– On t'a appris quoi dans ton couvent ? À part venir emmerder un vieux gay célibataire ?

– Cirer des parquets de mes larmes.

– On ne va pas aller loin, je sais pas si tu as remarqué mais on n'a que de la moquette ici.

Un imperceptible sourire tente de se former sur le visage fermé de Tempête, étirant difficilement ses petites lèvres de poupée russe. Son visage s'imprime d'une luminosité nouvelle, un éclat léger qui lui rend son âge véritable.

– Je préfère quand tu souris.

– C'est pas mon fort.

– Ça peut s'apprendre...

Tempête s'en fiche bien d'être jolie. Elle saute sur l'attendrissement soudain de Tristan et lève vers lui son regard désespéré, un regard implorant de dernière limite.

– Raconte-moi !

– Pour quoi faire ? Ils sont morts.

– Pour comprendre !

– Ça ne s'explique pas.

– Pour exister...

– Ça te détruira.

– On ne détruit pas une tempête. On peut juste la calmer.

Tristan flanche. Comment résister à ce petit bout de femme qui s'accroche à lui ?

Tempête

- Tu ne pleureras pas après ? J'ai horreur des larmes.
- J'ai plus de larmes à verser. Je suis en rupture de stock depuis un moment déjà. Comment ça a commencé ?
- Je ne sais plus. Ça a commencé différemment pour chacun. Je pensais surtout que tout était fini, que Magdeleine avait mis le point final.
- Comment ça... ?

CHAPITRE 2

Magdeleine

*Uomo dice alla donna
T'amo, e come :
Come se stringessi tra le palme
Il mio cuore, simile a scheggia di vetro
Che m'insanguina i diti
Quando lo spezzo follemente.
Uomo dice alla donna
T'amo, e come :
Con la profondità dei chilometri
Con l'immensità dei chilometri
Cento per cento
Mille per cento
Cento volte l'infinitamente per cento.
(...)
Ma che fare ?
I miei capelli sono impegnati ai diti di ciò che muore
Non posso strapparne la testa
Devi partire
Guardando gli occhi del nuovo nato
Devi abbandonarmi...²*

– Imagine-toi un embryon de femme, recroquevillé sur une valise devant l'aéroport de Tegel à neuf heures du matin par un dimanche d'octobre.

– C'est où Tegel ?

– À Berlin. Ne m'interromps pas toutes les deux secondes, sinon je ne vais jamais y arriver.

– Pardon.

– Assieds-toi là, ça risque de durer un moment.

– Je peux fumer ?

– À ton âge ? Certainement pas ! Tu es bien la fille de tes mères !

Évidemment, elle ne fit rien de ma remarque. Elle tirait déjà sur sa cigarette, allongée à plat ventre sur mes coussins orientaux, qu'elle venait de jeter négligemment par terre, snobant définitivement mon canapé. J'adorais ces coussins. Je les avais choisis avec Mina au Marché Saint-Pierre, une vingtaine d'années auparavant. Si elle en cramait ne serait-ce qu'un recoin, je serais sans pitié. Faudrait qu'elle dégage dans les cinq secondes.

Mais la petite Tempête avait une parfaite maîtrise de ses gestes, mélangée à une douce grâce de surface. De surface parce que le fond de ses yeux laissait distinctement transparaître son indubitable sauvagerie. Oui, c'était bien le terme. Le teint d'une poupée de cire et le regard d'un fauve. Celui de Magdeleine.

– Alors Tegel ?

– Oui, donc je disais... à Tegel... par un soleil radieux et chaud, prometteur, au milieu d'une foule grouillante d'Allemands prêts à visiter le monde, trône une ombre de femme, avachie sur une valise. Cet embryon de femme prédestiné à pleurer, qui déverse ses larmes et laisse luire sa morve sur ses nouvelles chaussures vertes baignées de sang et son imperméable blanc immaculé, c'est Magdeleine. Elle a tes yeux. Ta sauvagerie. Pas une jeune fille au cœur tendre.

Pas une niaisotte prête à tout pour un peu d'affection. Non. Magdeleine est un petit bout de femme secouée salement et féroce-ment, comme si elle avait perdu quelqu'un de sa famille. Mais Magdeleine ne pleure pas sur sa famille : elle l'a déjà perdue. En cette belle matinée d'octobre, débarquée de Paris, à peine atterrie sur le sol germanique, elle sanglote bestialement sur elle-même, sur la perte de son unique amour, parce qu'elle sait que cela ne se reproduira pas. Alors elle vide tout, d'un coup, une bonne fois pour toutes, terrorisée de sa propre clairvoyance.

Paralysée devant l'aéroport, à regarder passer sans les voir les taxis jaunes qui pourraient la ramener chez elle. Incapable de bouger, tétanisée. Une enfant de quatre ans abandonnée par sa mère au rayon chaussures des galeries Lafayette ou oubliée devant la tombe encore ouverte de grand-papa n'aurait pas fait meilleure mine. Un tableau peu glorieux. Un brin déstabilisant tout de même pour les Allemands qui lui tournent autour sans bien comprendre s'il faut l'aider ou surtout ne pas l'approcher. Son regard fauve fait le reste.

Magdeleine est tout simplement terrifiée à l'idée de rentrer chez elle, parce qu'elle sait que cela signifie tourner la page, faire le grand ménage et oublier. La mémoire est cruelle, ultrasélective, comme chacun sait. Et Magdeleine n'a, à vrai dire, plus de place dans sa petite tête blonde pour autre chose que la plénitude... Le reste est déjà rempli, ausverkauft comme elle dirait, avec une pointe de cynisme.

Tout effacer, d'un grand revers de main donc, c'est ce qui l'attend, sans remords ni tristesse, juste parce qu'elle n'a plus le choix. Mais ma douce Magdeleine ne veut pas, ne peut pas se décider, en cet instant précis, à laisser place à la rage, à la colère immense de la petite fille enfoncée dans sa gorge, celle qui, cachée derrière le buisson de l'enfance trop vite oubliée, attend son heure.

– Je ne comprends plus rien, c'est qui la petite fille là-dedans ?

– Son ange gardien, son inconscient, la petite fille qu'elle est restée au fond d'elle-même... On a tous quelqu'un de cette espèce au

fond de nous. Mais Magdeleine était réellement double. Elle était tout et son inverse. Une contradiction permanente. Alors, quand Magdeleine ce matin-là renifle sur sa valise, la petite fille qui sommeille au fond d'elle sort les armes. Avec sa petite armure en carton pâte et ses ciseaux à ongles, la liliputienne refoulée des grandes heures cisaille et entaille avec acharnement la conscience de Magdeleine dans l'espoir de pouvoir enfin s'exprimer. L'inconscient de Magdeleine se bat pour qu'on arrête de la prendre pour un clown, qu'on cesse de croire que le rire de la jeune femme est léger, que ses dents sourient quand elles se serrent pour ne pas hurler. Montrer les dents pour ne pas se faire avaler... telle était l'arme fatale de ma Berlinoise en mini-jupe...

Et en cet instant exact, en cet instant où Magdeleine vomit son chagrin devant l'aéroport de Tegel, la petite conscience magdeleiniennne bout de fureur. Elle fulmine, la gamine en culotte courte. Elle ne trouve pas ça « rigolo » la vie, elle la trouve plutôt grinçante et angoissante la vie, et elle crie à Magdeleine d'arrêter son cinéma de femme éplorée, de reconnaître une fois pour toutes qu'on lui a menti.

– On t'a gavée avec amour de contes de fées : de *Peau d'âne* aux *Demoiselles de Rochefort* en passant par *Blanche Neige* et ses nains. On t'a vendu une vision de la vie au rabais, genre « la vie c'est simple et beau...mais à deux ! »

Et elle bout de colère, la gamine aux grosses joues, face à cette femme maigrichonne et pâlotte que Magdeleine est devenue et qui se cogne et se recogne comme une aveugle au mur de l'incompréhension, de la mollesse, de la couardise des hommes.

Elle rugit, parce qu'elle sait, elle, que le monde n'est pas pour tous pareil et que l'ombre de femme qu'est devenue Magdeleine, qui se débat tant bien que mal, et plutôt pathétiquement mal d'ailleurs, n'a pas fini de se faire hacher le cœur menu tant qu'elle n'acceptera pas sa différence.

L'amour n'existe pas pour elle comme on le lui avait prédit. « Être à deux, être en couple, en ménage, être amoureux, roucouler comme des tourteraux au soleil, sur une branche bourgeonnante au mois de mai », ne fait pas partie de ses attributs. Magdeleine est construite à l'envers. Il y a un truc qui cloche chez elle. Sensiblement. Irrémédiablement. Adolescente, Mag disait en riant que ses parents avaient dû la féconder en faisant le cochon pendu. Comme tout le reste, elle a oublié cette phrase avec le temps. Elle aurait aimé être comme les autres, comme Mina. C'est humain. Et pourtant, pleurer comme une mère à neuf heures du matin à l'aéroport de Tegel parce qu'on a laté la gueule à un énième rital retourné baiser son ex hystérique sur sa gondole, Magdeleine vaut mieux que ça.

Enfant, Magdeleine se rêvait aussi bien Anna Karénine que Docteur Jivago, et adolescente elle vibrait dans *Antigone* parce qu'elle a toujours voulu « tout tout de suite et que ce soit beau et grand comme lorsque j'étais petite ou alors je refuse ». Une fois qu'on a compris ça, c'est pas qu'il vaille mieux rester chez soi ; c'est juste, il faut bien le reconnaître, qu'il n'existe pas grand monde qui en soit capable... de vivre comme ça, d'aimer comme ça... Tout, tout de suite, sans concession, sans petit arrangement minable, sans conscience de la réalité grisâtre, parce qu'on flotte dans le ciel et qu'il n'y a rien au monde qui vaille le coup de redescendre. Rien. Magdeleine volait dans un ciel qu'elle seule comprenait, depuis toujours... et se penchant parfois vers le réel, elle n'avait ramassé que des culs-terreux incapables de l'aimer comme elle en avait besoin, juste bons à faire un peu de gymnastique pour se maintenir en forme. Elle ne s'en affligeait pas, elle riait parfois de son incapacité inéluctable à être à deux, à aimer tout simplement, jusqu'à ce qu'elle le rencontre lui, son Serpent de Berlin. Elle avait basculé, d'un coup. Elle, qui s'était fait une raison, la flèche de Cupidon avec ses gros cœurs dégoulinants de niaiserie lui était tombée dessus sans qu'elle puisse parer le coup à temps. Ils s'étaient aimés sans se connaître, s'étaient compris

à la première respiration. Fulgurant. Magdeleine avait continué à avancer comme elle pouvait durant les dix années qui suivirent la mort violente de Mina. Encaissant, les dents serrées, coup sur coup dans notre silence mutuel infranchissable, la disparition de Massimo, d'Amy et finalement de Matteo. Il avait fallu qu'elle aimât enfin, pour tomber à son tour. Et dans un élan désespéré, la conscience de Magdeleine lutte ce matin-là, pour ne pas reconnaître ce changement foudroyant, pour obliger Magdeleine à se reprendre, à banaliser l'histoire de sa vie et se raccrocher à la rambarde. Ne pas tomber, surtout ! Rester debout, la tête haute. Effacer, oublier, fermer les yeux sur lui comme sur le reste.

– Finalement, tout ça n'est pas bien compliqué, marmonne la gamine acerbe, faudrait juste arrêter de croire que le premier boucher qui passe est un prince charmant qui va tout emporter avec sa scie sauteuse et son tablier déjà maculé de sang !

– C'est une histoire trop banale, renifle Magdeleine affalée sur sa valise : j'aime un homme qui disait n'avoir que moi dans sa vie. Et pourtant il ne peut pas... il n'y a pas que moi. Ses doigts maculés de mensonge, il peint notre amour au lieu de le vivre. Il s'enferme dans sa gouache et son appartement dévasté par une rouquine en tanga furibonde qui refuse de se faire la malle comme on le lui avait demandé poliment.

– C'est d'une banalité affligeante ton histoire, Tristan !
– Attends la suite, bon sang !

Alors elle enrage, la mini-tragédienne du grand II, la mini-Magdeleine en culotte courte, qu'il n'y ait pas plus de rebondissements dans cette histoire d'amour qui fait sangloter Magdeleine désespérément. Pourtant, Magdeleine maintient qu'il s'agissait de l'histoire de sa vie. Elle ! qui ne croit pas à l'histoire d'une vie ! Elle ! Le cœur de pierre redouté par tout Berlin ! Mais Magdeleine insiste.

Il s'agit de la seule histoire qui aurait pu la sauver d'elle-même et de sa solitude. Elle peut bien s'offrir de chialer trois quarts d'heure sur sa valise, non ? Mais la gamine n'a pas dit son dernier mot. Elle est un peu comme toi. Elle ne lâchera pas prise. Écoute-la Tempête, écoute le déchirement de Magdeleine.

– Même pas la saga de l'été ! C'est ça que tu appelles une GRANDE histoire d'amour ? Dix jours berlinois bouleversants et puis... plus rien... pas excitant dis donc ! susurre la petite fille goguenarde.

– La réalité est misérable, reconnaît Magdeleine : le peintre de mes cauchemars oubliés, et batelier à ses heures, s'est enlisé en sept jours de séparation Berlin-Paris dans les filets de son ex-pouffiasse en dentelles qui doit lui faire des défilés à quatre pattes et talons aiguilles entre le lavabo et la porte d'entrée de leur petit nid d'amour, placard coincé au milieu d'un cimetière.

– Un vrai conte de fées...

– Il a gardé ses chaussons, bien moelleux, le latin lover aux airs d'artiste tourmenté, ses petits pieds amoureusement réchauffés par la damoiselle et a jeté sa Magdeleine, la Berlinoise de sa vie, certes doucement, mais sûrement, dans l'avion.

– Banal. Historiquement répétitif. Un goût de déjà vu au travers des siècles et même pas de quoi se traîner en amoureuse souffreteuse durant des mois.

– T'es déjà blasée à ton âge ? Ça promet !

– J'ai grandi avec des prêtres, c'est plus formateur qu'on ne le croit. Alors ?

– Alors... si la Magdeleine s'est révélée pour une fois crétinement sentimentale, niaise et naïve, contrairement à toi, elle était et restera à jamais désespérément orgueilleuse. Inspirée par sa petite diaboline surchauffée de douleur qui voyait déjà rouge, elle a lâché une bombe et le beau Rital en pantoufles s'est mangé en direct la colère magdeleinienne entre les dents.

Il parlait de vacances berlinoises inoubliables. Il ne savait encore rien de la vraie rage lâchée au grand air. Le séjour à Paris de Magdeleine, venue poursuivre leur idylle trop parfaite, brutalement mise à terme par une réalité trop affligeante, demeurera pour le Serpent, un de ses fameux souvenirs en boule de neige, comme une sensation de piquet planté dans l'anus.

Piètre consolation pour tenter de garder la tête haute, me diras-tu... On fait ce qu'on peut... À force de tendre la joue et de sourire, le hurlement a fini par éclater, résonnant par-dessus la Seine et ses bateaux mouches.

– C'est juste qu'il faut la laisser parler, la gamine, de derrière son buisson. Elle en connaît un bout sur la vie, elle est sans illusion, elle... pense Magdeleine tristement ce matin-là, devant l'étendue des ravages qu'elle a provoqués, le Serpent terrassé.

– Et elle s'est jetée par la fenêtre pour un reptile retourné avec sa greluce ?

– Non, Tempête. Magdeleine n'était pas Mina et n'était pas Amy non plus. Pour la première fois de sa vie, elle souffrait du Grand Amour. Mais aussi forte que fut Magdeleine pour survivre à cette épreuve, sa faiblesse résidait ailleurs. Le talon d'Achille de Magdeleine, vois-tu, est qu'elle était amnésique. Mais pas une amnésie définitive. Une amnésie psychogène.

– Je cale un peu niveau connaissances scientifiques...

– Ça veut dire que suite à un choc, il y a de cela bien des années, elle a perdu une grande partie de sa mémoire. Disons qu'elle a fait le tri et que tout ce qui la faisait souffrir est devenu un grand trou noir, scellé par une porte blindée.

– Et moi aussi elle m'a mise derrière la porte ?

– Peut-être. La particularité de cette amnésie est que les souvenirs peuvent remonter à la surface lorsque l'on s'y attend le moins. Et il faut croire que cette grande claque amoureuse lui a fait de l'effet.

Le stock de larmes épuisé, Magdeleine s'est levée sans flancher, a tiré sa valise comme un âne mort, est montée dans le TXL, les joues

couvertes de traces noires déposées par le mascara de la veille et s'est résignée à ce que la grande et froide Berlin s'empare d'elle à nouveau. L'accueille en son sein. Elle a tourné la page, d'une grande claque à l'eau de Javel sur le parquet neuf de son appartement en chantier, jeté les vieux étuis de préservatifs, les fleurs fanées, les mouchoirs en papier. Pas de sang, plus de larmes, pas de remords, elle ne veut pas, ne peut pas accepter que celui qu'elle aime soit un couard, un tiède, un mou et porte des chaussures pointues, ça non ! tout mais pas ça ! La vie est trop courte pour la vivre à moitié, pense-t-elle, armée de ses gants de vaisselle, et elle a déjà trop perdu. Elle a vu disparaître un à un ceux qu'elle aimait et qui l'aimaient réellement, avec leurs tripes, sans concession. Alors le Rital en santiags blanches et sa gondole qui prend l'eau, finalement, ils vont vite rejoindre la série des trous noirs et elle ne se souviendra même plus d'eux. Mais alors que Magdeleine s'apprête à jeter son téléphone portable dans les toilettes, histoire d'en finir une fois pour toutes, elle s'arrête soudain, prise d'une douleur abdominale déchirante. Elle qui n'avait plus de mémoire pour rien, une fois sortie de la lumière de la scène...

– Elle était comédienne ?

– Oui. C'était le rêve de sa vie. Elle avait tout sacrifié pour ça. Et elle avait plutôt bien réussi, je crois.

– Sa carrière ou son sacrifice ?

– Les deux. Il semble que l'un n'allait pas sans l'autre. Et en cet instant précis, Magdeleine en prend conscience. Elle se voit tout à coup submergée par les éclats d'une vie parsemée de douleur. Une vie ratée où elle finit, seule, à trente-six ans, par jeter son téléphone dans les chiottes dégueulasses d'une colocation improbable. Misérable.

Et pour la première fois, l'idée l'effleure que peut-être elle s'est trompée. Que cette vie qu'elle s'est construite en arrachant une à une chacune de ses attaches n'est peut-être pas si pleine que cela. Plutôt vide même.

– Et Tristan alors ? T'en fais quoi ? Il est toujours là, lui ! Mais pour combien de temps encore ? souffle la gamine diabolique de derrière le bidet.

– Elle pense à moi soudain, Tempête, son ami d'enfance, son meilleur ami... Elle n'a pas eu le courage de répondre à mes messages. Elle avait coupé définitivement avec le passé. Avait extrait la douleur de sa mémoire vive, certaine que c'était l'unique solution pour continuer à avancer. Le téléphone, tombé de ses mains, la ramène brusquement à la réalité.

Elle jure, la Magdeleine, en essuyant, écœurée, les gouttes de son visage. Et brusquement, emplie d'une colère immense contre elle-même, Magdeleine change d'avis. Magdeleine se tourne vers moi. Elle veut vivre. Pas juste sur scène. Non. Elle veut se sentir près des derniers êtres qui font partie d'elle et qu'elle a abandonnés. Toi et moi, Tempête. Elle s'en rend soudainement et cruellement compte. Elle ne prend pas sa valise, elle ferme juste la fenêtre, laisse le téléphone flotter dans les toilettes, aux bons soins de ses colocataires toujours endormis, renfile son imperméable encore mouillé des larmes de la matinée et refait en sens inverse le chemin de l'aéroport.

Paris la rappelle à elle, une fois de plus. Mais cette fois-ci peut-être pour une bonne raison, un motif vital, et pas un enterrement, ni un Rital trouillard. Pas une question de cœur brisé, de greluce mal baisée. Paris a gagné, elle est partie trop longtemps. Non pas de la capitale, elle en revenait le matin même, mais elle a détalé trop loin de ce qu'elle était vraiment. La perte de sa famille, de ses amis, rien de tout cela ne lui avait fait prendre conscience du manque qui rugissait en elle. Elle s'était enfermée dans un théâtre qui la voyait autrement. Mais elle ne vivait plus. Il est temps de faire marche arrière. De réparer le mal qu'elle a fait à tort.

– Elle est venue te voir ?

– Non.

– Non ?

– Il y a cinq ans, jour pour jour et minute pour minute, à l'instant

où tu es entrée dans cette pièce, elle s'est jetée du pont de la gare de l'Est.

– C'est horrible ! Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas venue jusqu'ici ?

– Parce qu'en faisant ce grand voyage, jusqu'à moi, jusqu'à toi à n'en pas douter, Tempête, Magdeleine a parcouru sa vie, ses douleurs, ses failles, ses erreurs. Et que, passant sur ce pont fatal, à cinq mètres de chez moi, elle a été prise de vertiges hallucinatoires. Elle venait de recouvrer entièrement sa mémoire et s'est vue terrassée par sa vie et son incapacité à aller de l'avant.

– Comment tu le sais ?

– Ça ne s'explique pas Tempête. Les êtres que l'on aime, on les sent et les entend à distance, on les comprend de l'intérieur, vivants comme morts. J'ai entendu la voix de Magdeleine ce soir-là, mais je suis arrivé trop tard, elle venait de lâcher la rampe et flottait dans le vide en silence. Enfin calmée.

– C'est horrible.

– Oui. Son dernier souffle résonne depuis cinq ans à mes oreilles, jour comme nuit. Mais j'ai aussi leurs voix aimantes autour de moi. Le chant de Mina par exemple, ou le rire d'Amy. Tu n'as jamais entendu leurs voix résonner dans la forêt des Capuccini ?

– J'entendais surtout le Père supérieur libidineux qui me criait de frotter mieux. Peut-être... oui... Dans la forêt j'entendais parfois quelqu'un chanter.

– C'était Mina. Tu as grandi sur leur tombe. Écoute bien, écoute avec moi, Tempête. C'est elles qui vont te raconter à travers ma bouche. C'est une histoire bien triste mais surtout une histoire d'amour, dont tu es l'aboutissement. Écoute-les, Tempête. Mais promets-moi une seule chose : quand leurs voix se seront tues, tu devras oublier et briser le fil, c'est ainsi qu'elles l'ont voulu.